L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 13 AVRIL 1883. 56me Année

Dufour, Roemer & Cie., Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 13 AVRIL 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an $2 00
Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES DE CE JOUR.

Par Stern & Co. dans leurs salles d'encan, bottes, souliers et brodequins

La Réforme dans l'Agriculture Louisianaise.---Ses conséquences.

Tout dernièrement, nous empruntions à *L'Observateur* de St-Martinville, un article, en date du 31 mars, dans lequel l'éditeur de ce journal reproduisait un entretien qu'il avait eu avec un planteur entreprenant et expérimenté de la paroisse, M. Désiré Thibodeaux, que nous avons l'honneur de connaître.

Voici les propres paroles de M. Désiré Thibodeaux :

"J'ai déjà assez de coton en culture pour en produire 25 balles, assez de cannes pour faire ma provision de sucre et, de plus, j'ai planté tout le maïs dont j'ai besoin. Je cultive et j'élève le substantiel nécessaire à ma nourriture, excepté le café et la farine, froment, et je me dispenserai d'acheter ces deux articles si je le pouvais. Je crois que, pour prospérer, il faut que le planteur cultive d'abord tout ce qui est de première nécessité pour ses besoins domestiques; après cela, il peut planter ce qu'il voudra. Ayant atteint du maïs en quantité, il m'est parfaitement indifférent que le reste de mes récoltes me fasse défaut. mais, sans maïs, je serais forcé de souffrir."

A la suite de cette conversation, *L'Observateur* racontait un fait vraiment incroyable, impardonnable même, de la part d'un cultivateur, qui, pourtant, devait être un homme sensé et connaissant son métier :

Un voisin de cet énergique planteur, disait le journal, a été obligé de lui emprunter du maïs. Et soyez persuadé, continuait-il, que ce voisin était un de ces planteurs qui s'en tiennent obstinément à un seul genre de récolte; un de ceux, sans doute, dont un autre cultivateur aussi sensé que M. D. Thibodeaux, disait, quelque temps auparavant, en s'adressant à l'éditeur du *Courrier des Opelousas* : " Il ne faudra pas moins qu'une famine pour contraindre nos planteurs à adopter un nouveau système, et encore, dans ce cas, je ne suis pas sûr qu'ils le fassent. "

La conversation si pleine de bon sens pratique que nous venons de rapporter, corroborée par les deux traits curieux qui suivent, suffirait pour convaincre les plus incrédules et détourner les plus obstinés de la fausse voie qu'ils se sont jusqu'ici entêtés à suivre. C'est assurément la meilleure leçon qu'ils puissent recevoir.

Il n'y a, pourtant, là, rien, absolument rien de nouveau. C'est une vérité universelle et vieille comme le monde.

Le fermier le plus ignorant de l'Europe, le dernier des paysans de la Russie méridionale, le moins habile des cultivateurs de l'Ouest, apprennent cela d'enfance, et ils n'ont pas besoin du secours du raisonnement pour y conformer leur conduite; l'habitude contractée dès le jeune âge, l'instinct leur suffisent.

Comment donc possédons-nous tant d'habitants à la campagne qui s'obstinent encore à suivre de si funestes errements?

C'est qu'il y a réellement en, pour la Louisiane, une époque tout exceptionnelle, où il suffisait d'une culture comme celle du coton pour faire vivre confortablement, luxueusement, le producteur; c'est qu'il y a 25 à 30 ans, on avait fait, de l'état de planteur, une situation à part qui équivalait presqu'à un titre de noblesse. C'eût été déroger alors que de faire du maïs, d'élever le bétail; on se fût rabaissé à la condition de fermier. Il n'est pas donné à tout le monde, une fois monté sur le faîte, d'aspirer à descendre; il faut, pour cela, une force d'âme rare, et nous concevons les résistances aux changements nécessités par la révolution économique accomplie depuis lors.

Les planteurs Louisianais ne sont pas les seuls qui obéissent à des préjugés de cette nature. Le fermier français, le paysan français, est, depuis longtemps, travaillé par un mal semblable, la fièvre de la propriété. Il peut, il veut acquérir le plus possible, mais vendre, jamais. Il se croirait déshonoré en abandonnant le moindre lopin de terre. Il préfère s'endetter, et, vous le voyez, parfois, s'exposer à la ruine, plutôt que de céder un bien dont la vente rétablirait l'ordre dans ses affaires.

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et qu'à "deux mille lieues de distance, et à travers les siècles, les mêmes préjugés se reproduisent.

Nous devons, néanmoins, le déclarer—il se produit, actuellement, dans nos campagnes, une grande révolution dans les idées et dans les habitudes; le bon sens, inné chez les populations américaines, finit par avoir raison des partis-pris, des idées préconçues, des petites gloriioles qui font plus de ravages encore dans les campagnes que dans les villes. Tous les jours, nous nous plaisons à la constater, il nous arrive des nouvelles qui prouvent que le progrès s'opère, que la réforme se propage. On ne résiste plus au mouvement, on y cède volontiers; volontiers on y abandonne les anciennes allures du planteur pour prendre celles, bien plus simples, mais aussi bien plus profitables du fermier de la vieille Europe et de l'Ouest. Le progrès est évident, palpable; il est surtout d'autant plus sérieux qu'il est exempt d'ostentation, qu'il se cache avec soin, qu'il se dissimule; et le temps n'est pas éloigné, où nous ne reconnaîtrons plus nos anciens grands habitants jadis si brillants, transformés en modestes cultivateurs, produisant leur viande de fraîche de boucherie, leurs salaisons, leur maïs, leur fourrage, leur bétail.

Tout est réforme, transformation, révolution en ce bas-monde, et ce n'est pas nous qui nous plaindrons de celle qui s'opère. Après tout, la richesse appartient au producteur, et le premier de tous, c'est le producteur agricole.

C'est à nous de nous rattraper sur le Nord, sur l'Ouest, sur l'Amérique, du Sud, sur les centres de l'Europe, où nous enverrons les produits de nos fabriques. Telle est la leçon que nous avons à tirer des réformes qui ont lieu dans les travaux de la campagne; les résultats seront tels que nous nous contenderons à un sacrifice si nous ne pouvons pas les mesurer nécessaires pour éviter le danger. Aux campagnes, les progrès de l'agriculture; aux villes, les progrès des industries manufacturières.

Les produits de la magnanerie Herbelin.

Nous venons de visiter la magnanerie Herbelin, rue Douane, entre Remparts et Bourgogne; les produits en sont magnifiques, aussi remarquables par la grosseur et la fermeté du cocon, que par la finesse et le brillant du fil.

M. Herbelin vient d'en exposer d'une qualité nouvelle, à la Bourse aux produits; il y est obtenu un immense succès garni les connaisseurs. Tous les conseils résidant à la Nouvelle-Orléans, surtout les conseils européens, ont chaleureusement félicité l'heureux éleveur. M. le consul de Belgique l'a prié d'envoyer plusieurs échantillons au grand MUSÉE INDUSTRIEL qui doit ouvrir au mois de juin à Bruxelles.

M. le consul du Mexique lui a demandé également des cocons et de la graine pour les faire parvenir à Mexico, au département de l'agriculture, qui va en propager la race dans le pays.

M. Herbelin a aussi envoyé des échantillons au département d'agriculture de Washington, aux Bourses aux cocons de Lyon et de Marseille.

Il n'oublie pas la Louisiane; c'est à elle qu'il réserve presque tous ses œufs. Il en pourra distribuer 60 onces environ.

Pour que le public soit bien sûr de la qualité de la graine, M. Herbelin a résolu de la livrer à l'état de cocons; les personnes pourront ainsi diriger elle-même la ponte. Une dame venant du Dauphiné, du pays d'où sort la plus belle soie du monde, se chargera d'expliquer la façon de traiter le papillon au sortir du cocon et de faire la graine.

Voici qui peut donner une idée de la valeur des produits de la magnanerie Herbelin : Tout calcul fait, l'once d'œufs dont il vient d'exposer les cocons à la Bourse aux produits, donne 126 livres de soie—résultat tout-à-fait exceptionnel, même dans les Cévennes.

Nous engageons vivement les personnes qui ont obtenu de beaux produits, à en envoyer des échantillons au commissaire de l'agriculture, M. Loring, à Washington. Les cocons y seront bien accueillis, car le gouvernement des Etats-Unis n'épargne rien pour favoriser dans le pays la création d'industries nouvelles; et puis, il est bon que l'on sache, au Nord et à Washington, quels développements vient de prendre, parmi nous, la culture de la soie.

L'hon. Pardee, juge de la cour de circuit des Etats-Unis, a rendu un arrêt qui reconnaît les privilèges de la compagnie de Waterworks de la Nile-Orléans et défend à la compagnie de St. Tammany de poser des tuyaux, de faire venir à la Nile-Orléans l'eau du Bogue Falaya ou d'un cours d'eau quelconque, dans les cinquante ans qui suivront le 31 mars 1877.

Athénée Louisianais.

Sur la demande d'un grand nombre de personnes désireuses de lire les manuscrits qui ont obtenu la médaille au concours de 1882, le comité de rédaction a décidé de faire paraître, par anticipation, la livraison du 1er mai contenant les compositions des lauréats. Cette livraison sera mise en vente chez M. H. Billard, coin Chartres et Bienville, à partir de demain samedi, à midi, à raison de 25 sous.

Les affections du foie, le mal de tête, et la constipation causée par une mauvaise digestion, se guérissent promptement par l'emploi de "Brown's Iron Bitters".

Moses Ely, c. a été convaincu, mercredi dernier, par un jury à la cour du vingt-sixième district judiciaire, juge Michael Hahn, de s'être introduit, avec effraction, chez M. Sylvester Warner, sur l'habitation Garland, paroisse Jefferson, et d'y avoir mis le feu. Il a déjà été condamné, deux fois, aux travaux forcés. La police le qualifie de dangereux.

Le "Norfolk Virginian" dit qu'il y a, dans les mines ouvertes, dernièrement, dans le comté Pocahontas, West Virginia, assez de charbon pour suffire, durant deux siècles, à la demande du Nord.

Samedi.—A l'instar des grands établissements du Nord, l'Etoile Rouge fera ses ventes jusqu'à dix heures du soir le samedi et ne fera **pas de vente le Dimanche.**

Une lettre de New-York, à la date du 6 mars, dit qu'il a été annoncé, officiellement, dans la soirée, que le comité exécutif du "Trunk Line Railroad" a repoussé la demande des fabricants de cotons de New-York et de la Nouvelle-Angleterre.

On considérait la nouvelle comme la plus importante de la journée.

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que les fabricants sollicitaient, des compagnies de chemins de fer, une réduction des frais de transport, de New-York à l'Ouest, et voyaient, dans cet abaissement des taux du fret, un espoir de salut dans la lutte qu'ils soutiennent contre les manufactures de plus en plus nombreuses et de plus en plus riches du Sud.

Des journaux de notre section affirmaient, récemment, que les fabricants de la Géorgie et d'autres Etats cotonniers n'attachent guère d'importance à la tentative de leurs concurrents, car même si les directions des voies ferrées consentaient à la réduction si ardemment désirée, si fièvreusement attendue, ils pourraient aisément garder le terrain qu'ils ont conquis.

Le *Patent office*, (bureau des brevets) de Washington, a délivré, en 1882, 19,207 brevets, soit 3000 de plus qu'en 1881. Les recettes des droits se sont élevées à $1,009,219,45 — augmentation, sur 1881, de $155,553.56. Les dépenses totales ont été de $683,867,67; le surplus rentré au Trésor a été de 325,351.78. Jusqu'au 1er janvier 1883, tout compte fait des dépenses et des recettes, le Trésor a encaissé 2,205,571,-10.

Voici les chiffres qui indiquent la progression dans la demande et l'obtention des brevets, à Washington :

En 1837, 437 — en 1847,569 —en 1857,2876 — en 1867, 13,026 — en 1877, 14,167.

En 1882, l'Etat de New York, à lui seul, a obtenu 3778 brevets; la Pennsylvannie est venue en seconde ligne avec 1843—puis le Massachusetts, avec 1815—l'Ohio,1466, et l'Illinois 1422.

Les étrangers en ont obtenu 1135.

Le mercredi, 28 mars, MM. J. Rosch et fils, de New York, ont livré le magnifique vapeur *Pilgrim*, construit par eux, à la compagnie de steamboats Old Colony. Le lancement a été fait en présence d'une foule de constructeurs de navires, d'ingénieurs, de la marine, venus de toutes les parties des Etats-Unis, pour assister à la cérémonie et admirer la magnifique structure de ce bâtiment et la puissance de ses machines.

L'opération a eu lieu avec le plus grand succès. Quand le navire s'est trouvé près de la pleine mer, M. J. Rosch a invité tous ceux qui étaient à bord à un magnifique banquet. "Il y a deux ans, a-t-il dit, à la fin du repas, ce qui est devenu aujourd'hui le *Pilgrim* n'était que charbon, minerai, pierre calcaire, dans les mines, et, sur la surface, de la terre, arbres perdus dans les forêts. Le travail, rien que le travail a fait cette transformation, et c'est le génie mécanique américain qui a tout exécuté, grâce à la protection qui lui a permis de développer toutes ses industries."

Il est donc prouvé aujourd'hui que les Américains peuvent construire de grands navires. Le *Pilgrim* est un bâtiment de plus de 5000 tonneaux. La gloire de cette belle construction revient non seulement à M. J. Rosch, mais aussi au représentant Calkins, qui y a dirigé la construction des chaudières et de la plomberie; à M. Rowland, l'habile charpentier de navires; à M. Lew Raymond, le constructeur des bateaux de sauvetage; à M. Edison, qui, dans cette circonstance, a prêté le secours de son génie inventif à M. J. Rosch.

Le Père Alix, prédicateur du Carême à la Cathédrale St-Louis.

Messieurs les éditeurs de l'*Abeille*,

Le sermon de charité que doit prononcer, dimanche prochain, à la Cathédrale, le père Alix, au bénéfice de ses Ordres, me suggère quelques réflexions que je prends la liberté de vous communiquer; elles me donneront, en même temps, l'occasion de rendre à son beau talent la justice qu'il mérite.

Comme tous les arts, l'éloquence sacrée a eu ses époques, ses écoles; elle a changé de caractère selon que les idées prenaient une nouvelle tournure, suivant un courant nouveau, selon que les masses se passionnaient pour tel ou tel principe, pour telles ou telles institutions.

La France nous en offre trois exemples bien frappants, et, chose curieuse, ce sont trois hommes appartenant à une même province, trois grands Bourguignons, qui nous les fournissent.

St-Bernard vivait à une époque de foi ardente, active, où l'on se faisait volontiers le soldat de sa foi, à l'âge héroïque de Christianisme. Avec lui, nous avons l'éloquence populaire, celle qui s'adresse au cœur, à la passion, qui remue la foule, l'exalte, l'entraîne aux Croisades.

Au temps de Bossuet, nous voyons l'autel adossé au trône, et le clergé devenir courtisan. De là, l'éloquence pompeuse, grandiose, des oraisons funèbres, des princes et des grands de la cour.

Lacordaire surgissait, au contraire, à une époque où l'incrédulité débordait de toutes parts, où l'on ne croyait plus qu'aux données de la raison. C'est avec le Rationalisme que Lacordaire se prend corps à corps, il se jette hardiment au milieu de la mêlée. Jamais soldat n'a autant aimé le danger. Jamais nom plus chevalier n'a été plus courtois envers ses adversaires. Comme il fait la partie belle au rationalisme! Avec quelle complaisance il en expose et développe les arguments! C'est le vrai chevalier de la parole, saluant l'ennemi et lui disant, comme les gentilshommes français à la bataille de Fontenoy : "Messieurs les ennemis, tirez les premiers".

Lacordaire a créé une école d'éloquence controversiste qui s'est incarnée dans l'Ordre qu'il venait de ressusciter, et, depuis quinze ans, la Nouvelle-Orléans a pu entendre quelques-uns de ses plus brillants disciples.

Comme tous les Dominicains, le Père Alix suit fidèlement les traces du maître; il aime le combat, son éloquence ne se plaît que dans les luttes de la polémique; il en connaît toutes les ressources, il en possède toutes les ressources; c'est une arme qu'il manie avec une rare habileté, avec un bris qui éblouit. A chaque instant—et c'est là la marque distinctive de son talent—vous surprenez, dans son argumentation, des aperçus nouveaux, des idées que vous ne retrouvez nulle part, des traits qui lui sont propres et ne s'enseignent pas sur les bancs de l'école.

C'est, incontestablement, le plus original des conférenciers que nous ayons entendus à la Cathédrale. Il n'y a jamais eu, non plus, de supérieur au point de vue de l'élégance du style, de la correction de la phrase. Ajoutez à cela une haute taille, une voix d'une sonorité plus que suffisante, d'un timbre fort agréable—autant d'avantages physiques qui ne contribuent pas peu à rehausser les qualités intellectuelles que nous venons d'énumérer.

Le Père Alix est-il donc exempt de défauts? Non, certes. Il a, d'abord, le plus pardonnable de tous, et dont il ne se guérira que trop vite : la jeunesse; il en est à son vingt-huitième printemps.

A cet âge, quelques inexpériences sont bien permises, surtout dans un art aussi redoutable, qui exige, de l'orateur, non seulement le vol du poète, la profondeur de vue du penseur, la science du théologien, l'argumentation serrée du dialecticien, la magie de la forme du littérateur, mais encore la passion, les perfections de l'action et du geste du tragédien. Cette dernière qualité, celle du geste, n'est pas, chez le Père Alex, à la hauteur de la pensée, et il y a dans sa diction quelque petite affectation qui sent encore l'école. A part ce léger défaut, de pure forme, le prédicateur actuel de la Cathédrale est bien l'esprit le plus distingué que nous ayons entendu dans cette chaire, et nous espérons que les habitués de l'Eglise métropolitaine, qu'il a charmés et instruits, depuis deux mois, lui donneront, dimanche prochain, le témoignage d'estime et de reconnaissance qu'il mérite.

UN ABONNÉ.

Une lettre du maître de poste de la Nile.-Orléans.—Aux quelques questions que lui avait adressées le *Times Democrat*, le nouveau maître de poste de la Nile.-Orléans, M. W. B. Merchant, vient de répondre par une lettre dont nous donnons un aperçu :

1° Toutes les affaires relatives au transport des malles arrivant à la Nile.-Orléans ou en partant, ou bien circulant dans le pays, sont soumises au contrôle du major Mapy, autrefois du service de la malle par chemins de fer. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour toutes les questions qui concernent ce service.

2. Quand il y a irrégularité ou délai dans le transport des matières postales, le maître de poste de la localité où ils ont eu lieu, devra en faire son rapport. S'il refuse ou néglige de le faire, les intéressés peuvent s'en plaindre à qui de droit et exposer, eux mêmes, les raisons de ces délais et de ces irrégularités.

3. En ce qui concerne les mandats de la poste, il est incontestable que le bureau du payeur est, à chaque instant, encombré, et que les paiements souffrent de grands retards.

Le maître de poste ayant demandé que l'administration nommât un second employé et ne l'ayant pas obtenu, il recommande aux négociants de prier leurs correspondants des campagnes de veiller à ce que les mandats soient payables à la personne elle-même ou à la maison avec laquelle elle fait des affaires. Ces mandats peuvent être transférés au caissier de la banque où la personne fait ses dépôts. Le percepteur de cette banque peut se procurer une liste des différents mandats qu'il aura à toucher; il la remettra au payeur de la poste, et, à l'heure dite, il n'aura qu'à se présenter au bureau pour recevoir les sommes convenues.

Nous regrettons de n'avoir pas pu mettre, plus tôt, sous les yeux de nos lecteurs, ces renseignements, que le nouveau fonctionnaire a eu l'obligeance de nous communiquer à la même heure qu'à nos confrères de langue anglaise, mais, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, nous avons été forcés d'en différer la publication à cause du manque de temps et d'espace.

Il est un fait qu'il faut reconnaître, bien qu'il nous soit peu agréable de l'avouer; c'est qu'une grande partie des travaux mécaniques accomplis en ce pays, le sont par des Allemands, des Anglais, des Français et autres Européens. Pourquoi? Est-ce que les Américains sont moins ingénieux? non, certes; moins industrieux? pas davantage; mais c'est qu'en Europe on s'occupe beaucoup de perfectionner l'enseignement industriel et technique, ce qui n'a pas lieu en ce pays. Là, tout se fait systématiquement; ici tout est livré à l'initiative individuelle et se fait au hasard, à bâtons rompus. La défaut des méthodes est cause que les jeunes gens deviennent difficilement des artisans accomplis. Nous parlons avec beaucoup de dédain des armées permanentes de l'Europe; il n'en est pas moins vrai que chaque année, l'Europe se compose une véritable armée d'ouvriers habiles, et que nous n'en faisons pas autant.

Il en résulte que, pour bien des travaux, nous sommes obligés de faire venir des artisans d'au-delà de l'Océan.

Lewis, Iowa.—Le Dr M. J. Davis dit "Brewer's Iron Bitters" donnent la plus grande satisfaction à tous ceux qui en font usage.

Le cuirassé Lepanto qui vient d'être lancé à Lavourne est un des plus grands valeureux que le gouvernement italien ait fait construire dans ces dernières années. C'est aussi le premier cuirassé sorti des chantiers italiens. On l'a commencé en 1877 dans les chantiers Orlando frères à Lévourne. Le Lepanto mesure 127 mètres de long et 22 mètres 1/4 de large. Son déplacement est de 14,500 tonnes.

Le Lepanto, qui est tout en acier, aura des machines d'une puissance de 18,000 chevaux donnant une vitesse de 17 nœuds à l'heure. Son armement consistera en 4 canons de 100 tonnes, disposés sur une tourelle centrale et en 18 canons de 4 tonnes 1/2. Le Lepanto a coûté environ 5 millions de francs.

La République Française :

Dumons-nous scandaliser, par notre franchise, nos voisins d'outre-Manche, nous leur avouerons que nous n'échangerions pas notre situation intérieure contre celle du Royaume-Uni. Sans parler de l'explosion de l'autre jour, qui pourrait n'être que le crime d'un insensé, l'Irlande nous apparaît comme un problème un peu plus difficile à résoudre que celui de la tranquillité des rues de Paris. Et puis s'imagine-t-on là-bas qu'un Land Act ne sera pas réclamé bientôt en France, en Angleterre même? Nos voisins, qui en sont restés à la propriété féodale, n'ont pas encore en la transformation agraire par laquelle tous les peuples modernes doivent passer fatalement. Or, une pareille transformation est grosse de périls incalculables. C'est parce que nous l'avons derrière nous que nous ne craignons rien pour notre ordre social. Les agitations les plus vives en apparence ne pourront l'ébranler.

La seule difficulté un peu sérieuse que préoccupent chez nous ces agitations, c'est que nous avons encore nos jacobites, comme l'Angleterre en avait il y a cent cinquante ans. Nos bonapartistes, nos orléanistes, on l'a bien vu il y a dix jours, sont prêts à se rejoindre de tout ce qui embarrasse la République, et à l'occasion ils n'hésitent pas à tendre la main à leurs pires ennemis. C'est absurde; mais de tout temps la mauvaise humeur a rendu absurdes des partis entiers comme des individus. Du reste, cette connivence de la droite avec son ennemie naturelle, qui a stérilisé pendant une année entière le travail d'une de nos Chambres, n'est réellement gênante qu'au Parlement.

Dans la rue, elle est si scandaleuse et en même temps si dangereuse pour ceux qui s'y livrent, qu'on ne l'a guère revue depuis le petit tumulte d'il y a dix jours. Et puis, chaque année, chaque semaine presque diminue le nombre de nos jacobites. Les uns disparaissent et ne sont pas remplacés; les autres perdent leur foi et jusqu'au respect de leurs dieux. Hier, un journal qui se proclame légitimiste, n'emprunt-il pas la voix de Massillon pour dire au roi les vérités les plus dures et les plus humiliantes?

Oui, la royauté s'en va, l'anarchie se cache, la Commune discute, et la République s'affermit.

G. de Cherville, dans le *Temps* :

Pendant que nous tenons l'Amérique, marquons un bon point à l'actif des Américains. Nous avons, il y a quelques années, entretenu nos lecteurs de l'excellent traité de l'ensilage des fourrages, publié par M. Goffart. Cette méthode, après avoir trouvé en France de nombreux adhérents, s'est rapidement propagée en Angleterre, où elle est devenue usuelle; elle a passé de là en Amérique; les cultivateurs du nouveau monde sont si bien trouvés des règles posées par M. Goffart pour la conservation des récoltes fourragères en vert, que, dans le dernier congrès d'ensilageurs qui a eu lieu à New York, le 25 janvier, la réunion a voté la proposition suivante qui mérite d'être citée textuellement :

"Le congrès de fermiers pratiquant l'ensilage, réunis à New-York, tient à exprimer à M. Auguste Goffart, de France, son appréciation sur la grande valeur du système de l'ensilage dont on lui doit la découverte et la vulgarisation. Il recommande aux fermiers des Etats-Unis son adoption universelle, comme la meilleure méthode de conservation des fourrages." Cette flattueuse recommandation des libres citoyens de l'Union vaut autant qu'un grand cordon; nous supposons qu'elle décidera les retardataires, les flâneurs, les routiniers qui ne manquent pas dans nos exploitations à se rallier au système à la fois si utile et si simple dont notre compatriote a fixé les principes.

Un Américain vient de construire un vélocipède à vapeur. Ce vélocipède repose sur trois roues et porte une petite machine à vapeur au-dessous du siège. Pour ne pas donner à l'appareil moteur un poids excessif pour le vélocipède, l'inventeur a substitué l'huile de pétrole aux autres combustibles généralement employés. Les avantages sont nombreux, car l'huile est légère, et l'on conçoit qu'il soit aisé de régler la vapeur en agissant sur le robinet qui distribue le pétrole. Un vélocipède de ce genre, muni d'un moteur donnant un cheval, et portant l'eau et le pétrole nécessaires pour quatre heures de marche, peut faire 18 kilomètres à l'heure. Ce n'est pas encore la vitesse d'un express, mais c'est de beaucoup préférable à une voiture. Reste à savoir le prix du vélocipède.

Garfield, Iowa.—Le Dr A. T. Resach dit "Il suffit d'employer une fois "Brown's Iron Bitters" pour en reconnaître la supériorité sur toute autre préparation tonique.

Berlin, 8 avril.—Le gouvernement examine les relations commerciales qui ont existé entre la Russie et l'Allemagne depuis l'introduction en Allemagne de droits sur le maïs. On a envoyé l'année dernière, par la voie de Libau, cent trente mille tonnes de plus que par Dantzig. Le bureau économique allemand se réunira à Koenigsberg le 3 septembre et siégera pendant trois jours.

La *Nord Deutsche Zeitung* dit que les bruits qui ont cours sur le grand appétit du prince de Bismark sont inexacts, et que la principale cause d'anxiété pour ses médecins c'est son manque d'appétit.

Le *Journal du Havre* :

On nie actuellement, dans les campagnes de nos départements du Nord, une pétition ayant pour objet d'appeler et de faire l'attention du Sénat et de la Chambre des députés sur la situation désolante des agriculteurs de la région.

Les pétionnaires, après avoir tracé le tableau de l'ancienne Flandre française, jadis si prospère et si florissante, font remarquer le contraste attristant de l'état actuel des campagnes.

"Aujourd'hui, la misère a remplacé l'ancienne splendeur. Le droit de cultiver le tabac n'est plus accordé qu'à un nombre fort restreint de planteurs. Le colza, le lin, l'œillette ne donnent plus qu'un revenu fort précaire.

"Le prix des céréales est si avili que, sauf dans les années d'abondance, devenues de plus en plus rares, la vente du produit ne couvre pas la dépense; et, pour comble de malheur, on nous annonce que, cette année, et sans doute à l'avenir,—si les circonstances ne changent pas,—les fabricants de sucre, les distillateurs, menacés d'une ruine certaine, ne pourront plus nous offrir, pour nos betteraves, qu'un prix inférieur à celui qu'elles nous coûtent.

"Cette situation est navrante, et le tableau que nous en faisons ne paraîtra exagéré qu'à ceux qui ne fréquentent pas nos campagnes."

Voici, maintenant, à quelles causes les pétionnaires attribuent leurs misères présentes :

"On nous rapporte, par exemple, que des alcools allemands sont introduits en France, presque en franchise de droits, à l'aide d'un stratagème qui lèse, en même temps, les intérêts du Trésor et les nôtres. La Chambre de Commerce de Lille a dévoilé cette fraude, qui se réalise par l'intermédiaire des vins espagnols.

"On dit encore que l'administration, qui est chargée de percevoir les droits sur les sucres, à deux poids et deux mesures; que le mode de perception usité pour les sucres étrangers n'est pas le même que celui qui est appliqué aux sucres indigènes, et qu'en raison de cette singulière irrégularité, les sucres étrangers jouissent d'une certaine faveur, que n'ont pas les sucres français! Ainsi, la douane, qui a été établie pour protéger le travail national, entérinerait des abus qui engendrent un résultat contraire.

"Enfin, Messieurs, on nous assure que, par suite d'une législation favorable, les sucres allemands, belges et autrichiens, reçoivent indirectement, dans leur pays de production, une prime d'exportation considérable.

"Un économiste sérieux, dans les lumières duquel on a confiance, a démontré par des chiffres, que cette faveur peut être évaluée, pour l'Allemagne, à 7 fr. 41 par quintal métrique exporté.

"La surtaxe d'entrée, en France, n'étant que de 3 fr., il en résulte que les sucres étrangers arrivent en grandes quantités sur le marché français avec une avance qui constitue pour eux une véritable protection.

"Il est plus grave encore, ici, de libre-échange; cette doctrine est surpassée. Aujourd'hui, c'est le travail étranger qui est protégé contre le travail national."

Un monsieur distrait assistait à une messe de mariage. Au moment où l'on se levait pour aller complimenter les époux à la sacristie, notre homme s'adresse à son voisin et lui dit :

—"Iras-vous jusqu'au cimetière?"

Académie de Musique.—Ce soir représentation qui ne peut manquer d'attirer la foule. Il s'agit, en effet, de la reprise de *Faust* avec Mlle Abbie Carrington et les meilleurs sujets de la troupe.

C'est là une partition qui exerce toujours une irrésistible attraction sur le public. On ne se lasse pas de la musique de Gounod; elle a des séductions telles qu'elle plaît encore même quand elle est médiocrement interprétée.

Mais pas de crainte semblable à concevoir en cette circonstance, car des journaux que nous avons sous les yeux nous disant que les artistes de M. Hess chantent avec ensemble cette délicieuse partition, et que le rôle de Marguerite est l'un des plus complets du répertoire de Mlle Carrington.

Voici la distribution de l'ouvrage : Marguerite, Mlle Abbie Carrington; Siebel, Mlle Emma Elener; Marthe, Mlle Rose Leighton; Faust, M. John Appleby; Méphistophélès, M. Henry C. Peakes; Wagner, M. J. H. Ecce.

—Et Valentin? Nous ne le trouvons pas sur la note qu'on nous remet.

Le festival de charité.—Le tableau de location était ouvert depuis deux heures à peine que déjà on avait retenu une très grande partie des sièges du parquet et des premières. C'était bien ce que l'on appelle un *run*, dont l'ardeur n'a pas fléchi jusqu'au moment de la fermeture.

On peut donc en être certain, demain au public immense assistera à l'une des plus charmantes représentations qui aient jamais eu lieu à la Nile-Orléans.

Nous en avons déjà donné plusieurs fois le programme. Nous devons dire que les petits artistes qui se sont entrepris l'exécution, emploient chaque journée à se perfectionner dans leurs rôles; si bien que l'on sera un ensemble qui ne se rencontre pas toujours même dans les troupes régulières.

Symphonie, manœuvres militaires, pantomime du *Petit Poucet*, apothéose, tout cela va marcher de façon à surprendre les plus exigeants. Et puis vous verrez comme toute cette jeunesse sera pimpante, élégante dans ces costumes dont la seule vue la met déjà en joie et en verve.

Faranta's Specialties—Chaque soir un programme populaire et attrayant au Pavillon de la rue d'Orléans. Le temps semble s'être décidément remis au beau, et on peut passer une agréable soirée sous cette vaste tente très bien ventilée où l'on trouve des sièges confortables pour suivre un spectacle toujours divertissant.

Dantzig, 8 avril—Plusieurs steamers se sont frayé hier à grand risque un passage à travers la glace à l'embouchure de la Vistule, après qu'on avait en vain essayé de faire sauter la glace avec des grenades. Les eaux ont commencé depuis à baisser, et le danger pour ce port et pour les entrepôts de bois évalués à £750,000, est regardé comme passé. La glace s'est amoncelée en aval de Deichsel, et une accumulation de 6,000 mètres de long est signalée en aval de Horn. Les villages de Bohemsel et de Neufeahr et une partie de la chaussée de Dantzig sont encore submergés. Il y a quatre brèches dans l'endiguement de la Vistule en amont du village de Pishnendorf. Une d'elles s'étend sur une distance de cinq cents mètres. La plupart des villageois se sont réfugiés dans les villes voisines. Un certain nombre toutefois sont resté sur le bord du fleuve, et des pionniers se préparent à les sauver. Les habitants n'ont guère de vivres que pour deux jours.

Le problème de l'éclairage par l'électricité étant réduit à une affaire de prix, tout ce qui intéresse cette question mérite d'attirer l'attention publique.

Or, le 1er janvier, 1882, une grande station de chemin de fer, en Californie, a été éclairée par une souscription de la compagnie électrique Brush. 40 becs étaient fournis et alimentés par une machine de la force de 50 chevaux; tout était dirigé par des ingénieurs et des ouvriers expérimentés.

Voici, au bout de 6 mois, à quoi ont pu se réduire les dépenses :

Dépense moyenne mensuelle	$525 50
Dépense moyenne par nuit	17 06
Nombre moyen de becs allumés chaque nuit	30 09
Moyenne des heures d'éclairage	5
Moyenne des prix d'un bec par nuit	55
Moyenne par heure	11

C'est le double de ce que coûte un éclairage suffisant de gaz.

Le *Journal des Débats*, à propos du récent traité de Londres :

Il n'est malheureusement que trop facile de se faire une idée de la campagne diplomatique dont est menacé le gouvernement de Bucharest. Les Roumains ne peuvent se flatter de résister avec quelque chance de succès à une pression qui va être exercée en commun par l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre, tandis que la Russie observera à leur égard une neutralité peu bienveillante et que l'Italie restera fidèle à une alliance unilatérale dont les harangues officielles de M. Mancini célèbrent les bienfaits.

Dans l'entreprise diplomatique dont lord Granville vient de donner le signal, la situation de notre pays sera assez difficile. Il est de toute évidence que, malgré ses sympathies pour un peuple de race latine, la France ne peut ni exhorter les Roumains à la résistance, ni se séparer elle-même du concert européen. Mais, si le gouvernement de la République ne peut, sans manquer à ses engagements, entraver l'exécution d'un traité dont elle a accepté les clauses, rien ne saurait l'obliger en revanche à prendre l'initiative des solutions qui pourront être proposées pour empêcher les derniers protocoles de Londres de tomber à l'état de lettre morte.

Les résultats que la France a obtenus dans la démonstration navale de Dulcigno et dans les affaires de Grèce ont prouvé combien il était imprudent de la part de notre pays de prendre une initiative toute seule dans des questions où nous n'avons à défendre aucun intérêt national. Que la France remplisse avec le plus grand soin ses engagements internationaux, c'est à la fois son devoir et le principe fondamental de sa politique, mais qu'elle se garde de déployer un zèle excessif dans l'exécution des sentences rendues par le concert européen.

Bruxelles, 8 avril.—La *Chronique* dit que la police a opéré des recherches dans le logement d'un Français qui a quitté cette ville après l'explosion de dynamite à Gnashorten le 23 février dernier et a trouvé un certain nombre de dépêches chiffrées, dont quelques-unes de Cyvoet, un des hommes arrêtés lors de l'explosion, lesquelles contiennent les preuves d'un complot contre le czar.

Cas de conscience,

Joseph Crichtir est un membre zélé de la Société protectrice des animaux.

L'autre jour, un sceptique endurci lui pose la question suivante :

—Voyons, si votre chat tue une hirondelle, que ferez-vous au chat?

Alors Crichtir :

—Je laisserai le chat tranquille et j'essaierai de ressusciter l'hirondelle!!!

Information scientifique.

Dans ce siècle de progrès on est toujours à la recherche de quelque chose de nouveau, soit dans l'industrie domestique, ou dans le domaine bien plus fécond de la science. Vingt années ont fait des expériences multipliées pour s'assurer de la valeur curative d'un médicament nouvellement découvert, le "Tolleylimé", et ils ont déclaré que c'était un remède souverain pour le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie,—le plus efficace qui ait jamais existé. Ce remède est infaillible d